

La Danse de la réalité
À la recherche du temps perdu
La danza de la realidad, Chili / France, 2013, 2 h 10

Élie Castiel

Number 289, March–April 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71350ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2014). Review of [La Danse de la réalité : à la recherche du temps perdu / *La danza de la realidad*, Chili / France, 2013, 2 h 10]. *Séquences*, (289), 30–31.



La Danse de la réalité

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

*Alejandro Jodorowsky: l'icône, le marginal, le rebelle, le chantre invétéré d'un certain surréalisme bretonnien au cinéma, mais dans le même temps, un humaniste, un artisan des images en mouvement, dont les diverses métaphores politiques et l'esthétique empreinte d'un symbolisme à la fois outrancier et mesuré transcendent le cinéma. Quel que soit le regard que nous portons sur lui, nous faisons face à son tout dernier film, **La Danse de la réalité**, titre on ne peut plus biographique, rassemblant toutes ces images inventées depuis les débuts d'une vie.*

Élie Castiel

Car **La Danse de la réalité** est avant tout une enquête, une investigation documentée (voire illustrée) d'un cinéma qui a été inventé de toutes pièces, même construit à partir d'une base intellectuelle réfléchie, en avance de son époque, situant ses récits absurdes, fous et parlant surtout de la condition humaine, de sa perennité dans l'Histoire, de sa survie, ses rêves éclatés, ses cauchemars fascinants, son immense diversité, sa chute et sa rédemption.

Car, aussi, Alejandro Jodorowsky est un poète, un demiurge de la pensée, un philosophe de la folie, un conteur mélancolique. Mais nous nous devons de revenir à la réalité. Présenté comme film de clôture au dernier Festival du nouveau cinéma, **La Danse de la réalité** a divisé la critique et sûrement les cinéphiles. Un premier clan était déçu. Verdict: aucune raison donnée. Nous soupçonnons qu'il ne reconnaissent pas le Jodorowsky qui les a habitués à un cinéma de l'excès,

des extravagances parfois jouissivement manipulatrices. Il s'agit sans doute des nostalgiques des remarquables **El Topo** (1970) et **La Montagne sacrée** (*La montaña sagrada*) tourné en 1973. Un deuxième clan a reconnu le côté sournoisement autobiographique de l'œuvre en question; avouons que l'auteur n'a rien perdu de son élan, mais qu'il s'agissait, dans ce cas, d'un « chant du cygne ».

En attendant que le réalisateur tourne un nouveau film selon son approche habituelle, nous réfutons ces mots de mauvais augure et préférons voir en cette étourdissante et sublime **Danse de la réalité** un film gigogne, une pause, permettant à l'auteur de réfléchir sur soi-même car, ici, ce sont des souvenirs, des images d'un passé éloigné qui se mêlent et s'entrecroisent les unes aux autres, les unes sur les autres, formant un tout imaginé, rêvé, sans aucune précision claire. Et pourtant, malgré son côté non-linéaire, **La Danse de la réalité**

photo: Des images d'un passé éloigné

est le plus accessible de ses films, sans doute grâce à son étrange poésie, son élégante liberté et – surtout et avant tout – son détachement assumé.

Retrouver Jodorowsky, c'est retrouver une idée du cinéma, un rapport au corps tout à fait particulier, un regard sur le monde submergé d'images contradictoires et soudain en parfaite harmonie avec la nature. Cet amalgame de sensations est sans doute dû à la personnalité multiforme du cinéaste.

Chilien, exilé, Juif, subversif. Ces fragments identitaires constituent dans **La Danse de la réalité** les divers éléments d'un rituel païen marqué paradoxalement par le fatalisme et l'ouverture. Jodorowsky, c'est aussi le mari, le père, le grand-père, l'éternel métèque qui, de film en film, a su s'exposer lui-même par le biais d'une galerie de personnages étranges, des bêtes de foire, des suceurs de sang, presque des extraterrestres.

À l'instar des bandes dessinées qu'il a su réaliser de ses mains, ce film est construit de composantes disparates, de longues et de courtes scènes, de visages déformés et d'autres magnifiquement humains. Tourné dans le plus grand secret, le tout dernier Jodorowsky se donne aux spectateurs, quitte à se sacrifier, à assumer leur colère ou à jouir de leur étonnement. Il s'agit aussi d'un film-catastrophe, d'un essai autobiographique qui ose s'aventurer dans toutes les directions.

Nous préférons ne pas vous donner des exemples comme c'est l'habitude dans une critique poussée. Nous tenons à ce que vous découvriez les secrets d'un labyrinthe cinématographique abscons, surréaliste, en même temps que ludique et exceptionnel.

Mais il y a, dans **La Danse de la réalité**, une vraie fiction, un vrai décor. Il y a d'abord Tocopilla, la ville natale du réalisateur, dans le nord du Chili, prise entre la mer, les mines et la montagne (évoquant **La Montagne sacrée**). Il y a aussi, plus ensoleillée et moins agressive, la petite rue où tient lieu la Casa Ukrainia, la boutique de lingerie de ses parents. Au mur, un portrait de Staline. Et puis, il y a le petit Alejandro, le gamin à la peau blanche qui est rejeté par ses camarades parce qu'il est également juif. À la maison, Jaime, le père, est obsédé par l'idée que son fils devienne homosexuel. Sara, c'est la mère, une femme à la poitrine généreuse, qui aime cajoler son fils et qui parle en chantant comme une cantatrice.

Proustien par sa thèse, fellinien par son approche, jodorowskien par son âme et conscience, et même angelopoulosien pour sa merveilleuse captation du temps figé, **La Danse de la réalité** fait vibrer les objets, bouscule les personnages, exprime librement le souci d'auto-analyse et se permet une lutte contre Dieu («*Dieu n'existe pas. Après ta mort, il n'y a plus rien... Papa ne ment jamais!*»). Entre la religion et la famille, la famille. Entre le rêve et la réalité, le rêve.

Il y a des mouettes, d'autres oiseaux, des groupes de clochards, une montagne imposante, une étrange procession. Le jeune Alejandro n'hésite pas à mimer les gestes de la religion catholique, non pas par moquerie, mais par instinct, par esprit d'universalité. Ce qui est frappant de cette autobiographie, c'est

le côté annonciateur. Tout indique que Jodorowsky occupera une place dans la culture cinématographique. Et la caméra de Jean-Marie Dreujou reste là, passive, inquiétante, filmant les moments, s'arrêtant de temps en temps pour rendre compte d'un caprice du réalisateur, comme ça, par plaisir. Entre Jodorowsky et le cinéma, un rapport conciliant, complice, témoignant de la force des images en mouvement et des rapports étroits qu'elles entretiennent avec son côté visuel et sonore.



Entre le réel et l'ésotérique, le divinatoire

... pour Alejandro Jodorowsky, c'est avant tout cette lutte qui prédomine, celle qui oppose le pouvoir des cieus à la possibilité de changer les choses par le biais de l'art.

Et puis, cette recherche constante du temps perdu, en quelque sorte de l'immortalité, de l'inconscient qui reste et se métamorphose. Entre le réel et l'ésotérique, plutôt l'ésotérique, le divinatoire. Puisque pour Alejandro Jodorowsky, c'est avant tout cette lutte qui prédomine, celle qui oppose le pouvoir des cieus à la possibilité de changer les choses par le biais de l'art. Mais toujours en privilégiant l'utopie d'une humanité unique.

Et puis encore, quatre Jodorowsky se retrouvent au générique: Brontis, Alejandro, Adan et Cristobal. Un film sur la famille et sur la réconciliation qui ne peut se réaliser qu'avec le temps. Une expérience magnifiquement hallucinante qui pousse à réajuster le regard de façon transcendante. Sans doute une belle utopie.

■ **LA DANZA DE LA REALIDAD** | **Origine:** Chili / France – **Année:** 2013 – **Durée:** 2 h 10 – **Réal.:** Alejandro Jodorowsky – **Scén.:** Alejandro Jodorowsky – **Images:** Jean-Marie Dreujou – **Mont.:** Maryline Monthieux – **Mus.:** Adan Jodorowsky – **Son:** Niels Barletta, Guadalupe Cassius, Sandy Notarianni – **Dir. art.:** Alisarine Ducolomb – **Cost.:** Pascale Montandon-Jodorowsky – **Int.:** Brontis Jodorowsky (Jaime Jodorowsky, le père), Pamela Flores (Sara Jodorowsky, la mère), Jeremias Hersokovitz (Jodorowsky, enfant), Axel Jodorowsky (Cristobal Jodorowsky), Adan Jodorowsky (anarchiste) – **Prod.:** Moisés Cosío, Alejandro Jodorowsky, Michel Seydoux – **Dist. / Contact:** FunFilm.